



Gilles Luneau
**UNE PASSION
DU MONDE**

Sur les traces de Pierre Loti,
l'écrivain voyageur

éditions du
ROCHER

Une passion du monde

Du même auteur

Les paysans face au chaos climatique, Impacts éditions, 2022.

Steak barbare. Hold-up végan sur l'assiette, éditions de l'Aube, 2020 ;
coéd. Fondation Jean-Jaurès, 2021.

Atlas du climat face aux défis du réchauffement, avec François-Marie Bréon
et Hugues Piolet, Autrement, 2018.

Le vent nous portera, avec Jean-Yves Grandidier, Alternatives/Gallimard,
2017.

Du sentiment de justice et du devoir de désobéir, entretien avec Erri De
Luca et José Bové, Indigène, 2016.

Campagnes, l'alternative ! collectif, éditions Libre et solidaire, 2016.

L'alimentation en otage, avec José Bové, Autrement, 2015.

Hold-up à Bruxelles, avec José Bové, La Découverte, 2014.

La biodiversité une chance, nous avons un plan B, entretien avec Sandrine
Béliet, Actes Sud, 2013.

AAA, atteindre l'âge adulte, Global éditions, 2012.

Changeons de cap, changeons de PAC, avec José Bové, éditions
Alternatives, 2012.

Ensemble, handicap et société, Alternatives, 2011.

L'argent du réel, éditions Albiana, 2011.

Fascinante Europe, avec N. Monschau et S. Berstein, Solar/Géo, 2006.

Pour la désobéissance civique, avec José Bové, La Découverte, 2004.

Chercheurs d'humanité, EC éditions, 2004.

La forteresse agricole, une histoire de la FNSEA, Fayard, 2004.

Paysan du Monde, avec José Bové, Fayard, 2002.

Nous, Paysans, avec José Bové, Hazan, 2000.

Le monde n'est pas une marchandise : des paysans contre la malbouffe,
entretien avec José Bové et François Dufour, La Découverte, 2000.

L'Ouvrière, Le Rocher, 1998.

Les Nouveaux Paysans... ils réinventent la campagne, Le Rocher, 1997.

Un port en littérature, Arcane 17, 1990.

Bleu Portègne, préface d'Arnaldo Calveyra, Arcane 17, 1986.

Almanach de Skeudennou, avec Jacky Flippot, éditions Skeudennou, 1981.

Gilles Luneau

Une passion du monde

Voyage dans les pas de Pierre Loti

éditions du
ROCHER

Photographies de Gilles Luneau – DR.

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

©2023, **Groupe Elidia**
Éditions du Rocher
28 rue Comte Félix Gastaldi – BP 521 – 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-10907-7
EAN epub : 9782268109305

Préambule

Partir sur les traces de Pierre Loti (1850-1923), plus d'un siècle après son passage, pour en tirer une substantifique moelle littéraire est un exercice incertain et délicat. L'homme à l'écriture flamboyante, académicien à 42 ans, coureur d'océans, de continents et de rencontres amoureuses, a passé sa vie autant à assouvir sa soif de découverte qu'à se prouver qu'il pouvait aller au bout de ses passions. Ses récits nous livrent un précieux témoignage sur le voyage, l'imaginaire, mais aussi la réalité des lieux visités à l'époque. Une forme de reportage magnifié où s'ouvrent à tout moment les portes de la mélancolie et de l'orientalisme. Orientalisme qui baigne les arts du XIX^e siècle et sera, au siècle suivant, vilipendé comme expression de l'arrogance coloniale. Demeure, au-delà du temps, l'interrogation de la nature du regard qu'un voyageur porte sur des lieux, des personnes, des cultures inconnues. Et, plus encore, le questionnement sur la pulsion ontologique du voyage, qui depuis la nuit des temps pousse les êtres humains à aller voir dans le champ du voisin. Et surtout plus loin.

Pierre Loti a accosté dans une quarantaine de pays. Nous en avons choisi cinq, inspireurs de récits moins connus que son œuvre romanesque. Il s'agit du Maroc (*Au Maroc*), de l'Égypte et de la Jordanie (*Désert* et *La Mort de Philae*), de l'Iran (*Vers Ispahan*) et de l'Inde (*L'Inde – sans les Anglais*), qui structurent notre exploration littéraire, géographique, historique et sociétale.

Des cinq expéditions mises sur pied, avec la complicité de Dominique du Jonchay, organisatrice de l'aventure et femme de ma vie, je suis revenu avec une moisson de lectures, de centaines de rencontres, de pages de notes, de photographies, des kilomètres de souvenirs. En faire un livre qui ne soit pas un pensum, m'a conduit à un choix drastique des séquences d'expéditions que j'ai sélectionnées pour construire un récit courant sur les

cinq pays. Choix arbitraire dont je me console en me disant que « le reste » pourra toujours servir un jour, réflexe d'écrivain frileux avec la poubelle de ses notes. Deux ans de voyage, à ouvrir grands les yeux sur la marche du monde, à se frotter au réel, à la poésie des situations, pour y puiser moins l'exotisme de l'ailleurs que les traits d'une commune humanité des Terriens. Pour nourrir mon indéfectible passion du monde.

MAROC



« Par je ne sais quel phénomène d'atavisme lointain ou de préexistence, je me suis toujours senti l'âme à moitié arabe¹... »

1

Des côtes sud de l'Espagne, d'Algésiras, de Gibraltar, on aperçoit là-bas, sur l'autre rive de la mer, Tanger la Blanche. [...] Elle est tout près de notre Europe, cette première ville marocaine, posée comme en vedette sur la pointe la plus au nord de l'Afrique ; [...] Elle est très banalisée aujourd'hui, et le sultan du Maroc a pris le parti d'en faire un demi-abandon aux visiteurs étrangers, d'en détourner ses regards comme d'une ville infidèle.

De la table que j'occupe sur la terrasse, j'admire sans retenue l'Atlantique à gauche, la Méditerranée à droite et, en face de moi, ligne sombre de reliefs, l'Espagne, à trente kilomètres. C'est-à-dire pas grand-chose. Je suis arrivé en avion, privé du plaisir de l'approche maritime dont la relative lenteur permet au port d'escale de s'imposer progressivement à l'esprit avant de le faire visuellement. Des quais d'Espagne ou de Gibraltar, la côte africaine est visible. Tanger est alors un point qui va grossir jusqu'à devenir un trait, un amas gris. Une ville. Des fumées bleues s'évanouissant dans un ciel d'une même pureté mariale. Ce 25 mars 1889, à bord du paquebot *Lou Cettori*, Pierre Loti parle de « Tanger la Blanche » ce qui, au dire des historiens marocains, tient plus de la figure littéraire que de la réalité de l'époque. Mais qu'importe, *la Blanche* devient instantanément l'écran des souvenirs du conteur, le théâtre d'ombres de son récit, le drap blanc de ses projections oniriques.

On entre dans les faubourgs par une large avenue bordée tour à tour de peupliers et d'eucalyptus où s'attardent quelques palmiers. La ville nouvelle étale ce qu'elle pense être la modernité qui la rendra universelle : école de commerce, supermarchés, publicités d'opérateurs téléphoniques, gestes architecturaux surprenants telle cette médiathèque cylindrique, club de

fitness, salons de beauté dont un à l'enseigne *Parisienne* qui interpelle sur le sens de l'histoire. Quartiers de nantis, villas cossues en retrait d'une bande herbue tondue façon golf. Odeur d'herbe coupée. Vagues de bougainvilliers roses et mauves déferlant sur le haut des murs. Klaxons tirant vers la réalité du trottoir, celle d'un unijambiste accroché à ses béquilles, bonnet de prière de travers. Après une telle atteinte à son intégrité physique, la persistance de la foi demeure pour moi un mystère. Mais le mystère n'est-il pas le premier pas vers le religieux ?

Ballet des femmes en djellaba bleue, moutarde, rayée blanc-bleu, orange, parfois satinée, arborant toujours un foulard, souvent uni, de couleur plus discrète, gris, rose, bleu ciel. Plus d'hommes en tenue occidentale que de femmes. Des mendiants au feu rouge, comme chez nous. Sirène et lampes clignotantes rouges, un motard ouvre la route à un convoi officiel, comme partout. Des femmes drapées de couleurs vives, ponctuation d'Afrique noire. On pourrait être en Provence-Côte d'Azur, l'évolution du climat l'annonce déjà. Les premières tuiles vertes, rondes, vernissées, apparaissent sur des murs de clôture et des rebords de porches, avant de couvrir leurs premiers toits. Étonnante aire de répartition de la tuile vernissée – ronde ou plate – dans les mondes arabe, asiatique, européen. Une globalisation précoce et discrète.

Le « grand taxi » couleur beurre frais nous dépose, Dominique et moi, en haut de la colline, *porte de la Kasbah* ouverte dans la muraille. Kasba, kasbah, casbah... les trois graphies se côtoient dans la ville, difficile d'orthographier avec un autre alphabet que celui d'origine.

Passé l'ogive de Bab Kasbah, on pénètre dans un monde sans automobile ni deux-roues, un monde où la marche et les marches règnent en maîtresses. Un escalier doublé d'un plan incliné vous dépose sur la placette ombragée pleine de charme sur le bord de laquelle s'élève *La Maison blanche*. Son heurtoir rond résonne gravement sous la main lente qui s'en saisit. Aziz nous reçoit avec Ismaël, son fils, dont les cheveux sont blondis à l'eau oxygénée, et Mohammed, son jeune neveu. Au rez-de-chaussée, l'atrium résonne au son d'une petite fontaine et ouvre sur deux salons aux plafonds peints. Les huit chambres réparties sur trois étages portent chacune le nom d'une personnalité ayant séjourné à Tanger.

Au Maghreb, la terrasse est un lieu sensible, chargé d'histoire, de misères et de fantasmes. Elle était autrefois réservée aux femmes qui y

venaient, seules ou en groupe, regarder le spectacle de ce qui leur était interdit par la règle musulmane, la vie publique. Elles y étendaient aussi le linge au soleil. La juxtaposition des demeures permettant de passer d'une terrasse à l'autre, ces dernières abritaient aussi des rendez-vous amoureux clandestins. Pratique qui survit autant qu'il y a d'amours contrariés.

Aménagée avec des tonnelles, verdie par les plantations, la terrasse est devenue un argument commercial pour les maisons d'hôtes et les riads. Celle dont je jouis, au sommet crénelé de la Kasbah, permet d'admirer le dévalement des toits jusqu'au vieux port et surtout de sentir confusément la puissance de l'Afrique. Contenue par l'étroitesse des ruelles de la médina, elle s'enracine dans le roc du cap, monte dans les murs, colore les terrasses, se diffuse dans l'atmosphère. Une parole muette sur les lèvres bleutées de la côte. On ressent d'être sur un continent qui se dresse, cardinal, face à un lointain proche au point d'avoir changé la vie sans pour autant avoir changé la nature profonde de ce continent. L'Afrique commence là dans la fierté, particulièrement marocaine, d'avoir construit une indépendance, elle finit là aussi, dans les impossibles visas européens. Dans les milliers de noyades annuelles de migrants dans la Méditerranée. Tanger émet une puissance qui monte de l'histoire, celle des Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, des Vandales, des Arabes, des Portugais, des farouches tribus berbères, du million d'habitants actuel, des artistes étrangers en villégiatures successives, des souks, du pouls colossal de l'Atlantique qui remplit depuis cinq millions trois cent mille ans la Méditerranée. Du tellurique cosmopolite. Hercule chez Sisyphe.

Derrière les moulures jaunes et la façade blanche du bâtiment portuaire qui a vu Loti débarquer ici, l'agence maritime Lalaurie, fondée en 1904, représente l'activité, délocalisée au port moderne – conteneurs, roll off-roll on, ferries – de Tanger-Med, 45 kilomètres plus à l'est, cerné d'entrepôts et de plates-formes logistiques. Sur les plaques d'ardoise noire toujours vissées sur le mur, l'or défraîchi des lettres laisse encore parvenir à nous le parfum du temps révolu des compagnies de navigation du XIX^e siècle. *Compagnie française de navigation à vapeur Cyp. Fabre, Cis Néerlandaise Rotterdamsche Lloyd, Lignes de navigation Delmas Frères, Messageries maritimes, Paquebots Poste français...* desservant des destinations – Syrie, Brésil, Côte Occidentale d'Afrique, Port Saïd, Colombo, Padang, Batavia, mer Noire, Argentine, Égypte, Madagascar, Chine, Japon, Australie – chargées encore d'inconnu, de mystère, d'aventure et de rêve. Des ports et

voyages matière à roman pour les Kessel, Cendrars, Londres, Conrad, Genet... La seule lecture de ces lignes maritimes vous entraîne dans les soutes d'un cargo, sur le pont de troisième classe d'un paquebot, dans une cabine de première classe ou à la table du capitaine. En ce temps-là, le voyage était surtout celui des autres, celui qu'on lisait en feuilleton dans le journal. Celui où on risquait le naufrage, celui dont on pouvait ne pas revenir. Le voyage d'avant la carte postale. On partait certes plein d'idées préconçues distillées par les récits mais surtout bourré d'attentes, avide d'imprévu. On part aujourd'hui le plus souvent empli de certitudes sur ce que l'on *doit* trouver, assorties du droit de réclamer dans le cas contraire. Le marin était seulement sûr du jour du départ, le touriste exige aujourd'hui d'être rentré à l'heure. En voyage, on grandissait des rencontres comme des déceptions, on revient aujourd'hui de déplacement lointain aussi idiot qu'au départ. Précisément parce que l'on *se déplace* avec la gangue de ses us et coutumes et que l'on ne *voyage* plus.

L'époque *lotienne* garnissait les quais de cargaisons disparates, identifiables par tout un chacun. Caisses estampillées

« haut » et « bas », malles de voyageurs, balles de coton, sacs de café, rouleaux de papier, tonneaux, grumes, régimes de bananes, perroquets et babouins en cages ou sur l'épaule... Échanges inégaux entre Sud et Nord. L'inégalité des échanges est la seule chose qui demeure sinon tout le reste est passé sous l'anonymat des conteneurs, la standardisation des marchandises et la spécialisation des navires. Standardisation des désirs.

La voilerie, l'accastillage, la réparation navale ont disparu des villes-ports et sont désormais relégués, sous-traités, externalisés, dans le pays présentant le meilleur « avantage comparatif ». Les équipages ne sont plus recrutés localement par leur capitaine mais par des agences internationales de main-d'œuvre mettant en concurrence marins philippins, ukrainiens, mauriciens, roumains, chinois, indonésiens, russes, indiens. Jeu de registres sur le moins-disant social. Avec les semaines d'escales se sont envolés les hôtels et bars à matelots, les coiffeurs et barbiers, les restaurants populaires, les nuits interlopes, les fragrances de marée, de chanvre mouillé, de tabac gris, de sardine abandonnée sur un quai de hasard, de parfum bon marché ramené d'un comptoir pour une Belle d'escale. La vie portuaire est morte et les ports sont réduits à des aires d'évolution de grues et de semiremorques,

grillagées, interdites au public. Sans aucune ville autour d'où l'on puisse guetter, annoncer, fêter l'arrivée d'un bateau. La marine n'est plus. On cherche désespérément la dimension littéraire du service maritime qui lui a succédé. Les embruns portuaires déposent à peine assez de sel sur les lèvres pour, en fermant les yeux, s'imaginer des vies de loup de mer, de capitaine Achab se mesurant à l'invisible, de Christian Fletcher en errance, de Marlon Brando sur les quais. Des vies de marlou. Sur le pont, il n'y a plus de barre en plein air, avec l'homme de quart un œil sur les vagues, un autre sur la toile, plus personne au sextant ou au loch. On veille au sec dans une passerelle climatisée, regard de routine sur le pilote automatique, sur le compas, sur les radars, sur le bulletin météo qui s'affiche en direct sur l'écran. Un détachement du réel qui pousse les phares, feux et balises vers la dépression.

On passe de la kasbah à la médina en suivant la pente soulignée par le lacin des venelles propres entre les murs chaulés de frais. La chaux unit les demeures riches et modestes et met en musique le bleu d'une frise, le vert tendre d'un rebord de fenêtre, le rose d'un salon de coiffure, le noir d'une grille en fer forgé, la terre de Sienne d'un volet hispanisant, la sarabande des mosaïques restaurées. Tanger serait presque trop propre aux yeux de certains habitants. Si on est parfois cueilli par une très désagréable odeur d'égout, elle s'évanouit au premier virage à angle droit. Le dédale fait aussi siphon. Et l'on se surprend à admirer les plaques d'égout en fonte scellées dans un périmètre de petits galets, manière élégante de composer avec un percement trop grand et irrégulier.

La rue Mohammed-Torrès croise la calle Vincente, leurs plaques nominatives sont en arabe, en français, en espagnol. Trois langues, mille-feuilles de l'histoire. Langues dispersées selon les âges : le français chez les vieux, l'espagnol chez tout le monde, l'anglais chez les jeunes. Sans autre logique que l'aléatoire de la vie, la clarté dépouillée d'une galerie d'art contemporain côtoie le recoin sombre où des machines électroniques transforment le Tangérois en pilote de Formule 1. La Tangéroise s'aventurant plutôt dans les débits de boissons de la ville moderne, hors des remparts. Puisant dans ce qui me reste de souplesse, je bondis et me plaque contre un mur pour laisser dévaler un jeune entraîné dans la pente par son diable chargé qu'il tient d'une main tandis que l'autre applique un

téléphone contre son oreille. Cela fait rire un autre jeune homme, connecté avec des oreillettes sans fil à un appareil invisible.

La kasbah et l'immédiate médina qui lèche ses remparts entremêlent la tradition des petites épiceries, des ventes paysannes, des boutiques d'habillement, des portes ouvrant sur trois guéridons où l'on prend un café en commentant la vie du quartier, un œil sur le grand écran de retransmission des matchs de football. Parfums d'épices, de pain sortant du four. Envie de s'enfoncer dans toutes les venelles. Portes ouvragées, cloutées, cadénassées, heurtoirs préservent l'intimité des habitants. Intimité dont le partage avec l'inconnu se limite aux fleurs, plantes vertes, lessives et chaises disputant l'espace aux ruelles. Les éclats de voix aussi, tous genres confondus. Familiarités tout à la fois sérieuses et mêlées qui offrent à l'étranger l'amorce d'une connivence immédiate avec la ville. L'illusion qu'elle peut être vôtre sans préliminaires. Qu'il suffit d'y pénétrer.

La porte *Bab al Fahs*, au sud de la médina, ouvre ses trois arches sur la place la plus populaire de Tanger, celle qui, en dépit de plusieurs noms de baptême, demeure le *Grand Socco*. Sur le papier, c'est la « place du 9 avril 1947 » date à laquelle le roi Mohammed V appela à l'indépendance du pays. Dans les pages de Pierre Loti, c'est la « place du Grand Marché » qu'il rejoint en descendant de la légation de France, où il loge, pour rejoindre la vieille ville. Il la décrit au seuil de la nuit comme un vaste campement :

« Il y a une couche de choses brunes qui grouillent faiblement : chameaux agenouillés, prêts à s'endormir, pêle-mêle avec des Bédouins et des ballots de marchandises ; caravanes qui sont parties peut-être des confins du désert, par les routes dangereuses et non tracées, pour venir jusqu'ici où finit la vieille Afrique ; jusqu'ici, en face de la pointe d'Europe, au seuil de notre civilisation moderne. »

C'est une grande place ovale délimitée par des palmiers, éclairée par des lampadaires Second Empire, cernée aujourd'hui par le flot des voitures. On y donne rendez-vous devant le bassin de la fontaine, en réajustant sa coiffure, homme comme femme, dans le miroir d'un téléphone. On y boit un café dans un des bistrotts qui pavoisent aux couleurs de Coca-Cola ou à

la terrasse du cinéma *Rif* qui affiche le multiculturalisme de la ville avec *Murs effondrés* de Hakim Belabbès, *Saloum* de Jean-Luc Herbulot, *Nope* de Jordan Peele et un cycle Stanley Kubrick. On s'y repose à l'ombre sur un banc ou sur la pelouse. On y fume rapidement une cigarette avant de se rendre à la mosquée dont le minaret carré et rose domine le lieu. On y fait les poubelles comme ces deux paysannes du Rif en costume jbala. On y fait la manche, tel ce joueur de flûtiau égrenant des airs simples. On y admire l'architecture coloniale du bâtiment de la Bank of Africa.

Du Grand Socco, la « rue de la Liberté » monte à la « place de France » où les grilles du consulat général de France exposent le travail de cinq photographes face au *Gran Café de Paris*. Ajoutez le « boulevard Pasteur » qui mène à la *Librairie des Colonnes* et la langue française revêt un parfum d'exotisme.

L'hôtel El Minzah dont la gloire passée fut d'héberger, entre autres célébrités, William Burroughs, Paul Bowles, Jane Auer, Tennessee Williams, Rita Hayworth, n'existait pas lors de la venue de Loti. Sinon, son goût du faste l'y aurait vraisemblablement conduit. Pour autant, bien des plumes qui dressèrent de Tanger le portrait d'une ville trouble et par là séduisante, eurent souvent plus à cœur de se chercher eux-mêmes que de rencontrer la vérité de la ville. Ville certes cosmopolite qui fait qu'un artiste y trouve immédiatement sa place mais dont la vérité éclôt dans les discussions au coin des ruelles, dans l'ombre d'une courette, à la sortie de la mosquée, sur les tables du port de pêche, dans la foule du samedi sur la *terrasse des Paresseux*, où dans leurs plus beaux atours les Tangérois et Tangéroises se baguenaudent un œil sur la baie, un autre sur qui est là. Quand la ville se regarde défiler.

Une insouciance communicative qui éloigne la pression morale des *harragas*, ces pauvres hères ayant brûlé leurs papiers d'identité, tentant avec des crochets de fortune l'escalade des grilles du port de Tanger-Med pour monter clandestinement à bord du cargo de tous leurs espoirs. Longue plainte infinie de la misère du continent à laquelle la ville ne peut évidemment répondre mais dont le triste son se niche au tréfonds des cœurs et embrume le regard quand, d'une hauteur, on s'abandonne à contempler la baie et la ligne bleutée, si proche, de l'autre continent.

La Librairie des Colonnes recevait ce soir-là Hicham Lasri pour son livre *Big Data Djihad*. L'écrivain et réalisateur marocain dénonçait avec humour l'internet, « espace d'imposture où des minables sont célèbres, où l'on donne, via des *likes*, du pouvoir à des inconnus ». Pour lui, « la différence avec le monde d'Orwell, les murs qui nous enferment, c'est nous... Et nous donnons tout à ceux qui nous espionnent ». Et de conclure sur notre richesse la plus disponible et salutaire, le temps. Le temps de post-conférence est propice aux échanges et j'entame une conversation sur l'orientalisme avec quelques personnes. Propriétaire d'une galerie d'art, Carole pense que « l'orientalisme à ses débuts c'était bien, après non, c'est une vision stéréotypée de l'Orient ». Son voisin, Saïd, un historien, est catégorique, « l'orientalisme est un néocolonialisme ». J'agréé au propos si l'on parle de colonialisme à partir du xvie siècle, mais l'*orientalisation* des contrées à l'est de l'Europe remonte à beaucoup plus loin et ne peut pas être définie comme du colonialisme. Il y a deux mille cinq cents ans, le dramaturge grec Eschyle orientalisait les Perses en les stéréotypant. Aux xiii^e et xiv^e siècles, les récits de Marco Polo et d'Ibn Batuta instillèrent dans les esprits occidentaux des images de l'Inde et de la Chine qui feront germer l'orientalisme en ce sens qu'il réduit des peuples, des cultures, des géographies, à des images mentales immuables. Enfin, peut-on aujourd'hui parler d'orientalisme néocolonial ? De néocolonialisme oui, pour en crever l'abcès il faut la parole des néocolonisés et ce n'est pas le propos de ce livre. Mais d'orientalisme néocolonial, non car, à mes yeux, il faut parler d'orientalisme à l'imparfait. Il est mort sous la civilisation de l'image et la dictature de l'instantanéité, qui déferle quasi simultanément sur toute la Terre et construit un modèle de pensée de l'Autre réduite à la monétisation de son image par le buzz des réseaux sociaux et des journaux télévisés. L'orientalisme péchait par la réduction d'une culture à une de ses facettes, sans hiérarchie, et par son immobilisation temporelle. Une glaciation à rebours de la vie. La globalisation du monde pêche par l'immédiateté virtuelle, là aussi d'une facette choisie pour sa capacité à émouvoir mais surtout à « enflammer la Toile », pour rallier des partisans, sans aucun souci de véracité (d'obscurs crétiens parlent de « vérité alternative »), sans mise en perspective, avec un appétit morbide pour les syllogismes et les anachronismes épargnant de penser la complexité. Un berceau d'autoritarismes. Une colonisation des esprits.

L'orientalisme assigna aussi à l'Oriental – donc une pure fiction littéraire – d'être conforme à l'image que se faisait de lui l'Européen et plus largement l'Occidental. Et par trop souvent, ledit Oriental se complut à jouer le personnage que ses visiteurs attendaient de lui.

Pour être digne de l'époque, la globalisation assigne les individus du monde entier à des normes collectives de consommation d'un même article, à des modes de coiffure, à des marques comme signe d'appartenance au groupe non plus sociétal mais mondial des porteurs de chaussures basses de sport, celui des porteurs de capuches ou celui des porteuses de voiles. À en regretter l'orientalisme d'avant Jésus-Christ.

Loti ne s'encombre pas l'esprit avec un questionnement sur sa relation au monde. D'abord, il voyage pour découvrir, pour comprendre, tout en sachant qu'il effleure la surface des civilisations visitées. Ensuite, c'est un homme de son temps, celui de l'essor industriel et ce qui va avec, celui des empires coloniaux qui nourrissent cet essor ; les deux phénomènes l'effraient, le premier par les mutations de société qu'il impose, le second en ce que l'immixtion occidentale dans les cultures locales les dénature. Enfin, c'est un officier de la Marine nationale, avec son devoir de réserve : il en sortira néanmoins en écrivant trois textes simplement et terriblement descriptifs de la bataille de Hué (Viêt Nam), qui lui vaudront une sanction de sa hiérarchie militaire. Loti écrit, dans la langue parfois racisée de l'époque, pour un lectorat d'avant la circulation des images pour qui la précision littéraire des textes nourrit les représentations de l'Ailleurs. Il manie un français remarquable qui lui a valu son élection à l'Académie contre Zola.

Je concède volontiers à Edward Saïd les prolongements politiques et coloniaux de l'orientalisme des quatre derniers siècles. Le poids culturel considérable de la campagne d'Égypte de Bonaparte dans la légitimation politique et scientifique de l'expansion coloniale française. J'y ajoute, pour faire bonne mesure, que l'orientalisme est marqué au sceau du regard mâle machiste. Mythe de l'homme de progrès, mauvais canular de la mission civilisatrice, fantasmes de harem ottoman, de vahinés offertes, d'Africaines libidineuses. Mon interlocuteur en convient, mais peine à comprendre les ressorts qui poussent des autochtones à satisfaire l'image que le tourisme attend d'eux, la part d'ombre où germe l'adhésion du soumis à son maître. Un questionnement qui me taraude depuis ma première lecture de La Boétie et dont la réponse est tapie dans le côté obscur de chaque être humain.

Il fait délicieusement bon sur la terrasse d'Aziz. Je mesure le privilège de prendre mon petit déjeuner face au spectacle mouvant du détroit, habité par le sentiment paradoxal d'être entre deux mondes tout en se sentant chez soi ici. Sur les terrasses, le cours du quotidien écarte un rideau, balaie le sol, étend du linge, repeint une cheminée, arrose des plantes, nettoie une rambarde, s'attarde sur un beau trois-mâts à quai ou sur la navette orange, rapide, venant d'Espagne, dont la vitesse permet de couper la route des cargos. Chacun, chacune s'affaire en son donjon sans se soucier de ce qui se passe sur la cime voisine. L'oblique du levant révèle par jeux d'ombres des reliefs insoupçonnés au zénith. Le pépiement des oiseaux est par moments couvert par le braillement d'un goéland qui s'évertue à vouloir éloigner un congénère du faîte de la muraille qu'il arpente, qu'il a faite sienne. À nos pieds, la ville s'éveille et il est temps pour moi de prendre la route de Ksar El Kébir.

2

Czar se dessine peu à peu, d'abord très embrouillée par la pluie. Au milieu d'une plaine fertile comme la terre promise, elle est entourée de bois d'oliviers et d'orangers magnifiquement verts. Elle n'a pas la blancheur des villes arabes ; au contraire, elle est d'une nuance terreuse, et ses quinze ou vingt minarets, qui sont d'un brun sombre, jouent de loin les clochers de nos pays du Nord; on croirait, sous ce ciel brumeux et dans ces prairies inondées, arriver dans une ville flamande. Il faut les quelques palmiers sveltes, très hauts sur tige, qui se balancent au-dessus, pour donner l'impression de l'Afrique. Mais bientôt cette impression se fixe tout à fait, quand se dessinent, dans les vieux remparts croulants, les ogives exquises des portes avec leurs encadrements d'arabesques.

On ne sait pas grand-chose de précis du chemin emprunté par la caravane du ministre de France Jules Patenôtre qui allait présenter ses lettres de créance au sultan Moulay Hassan, au printemps 1889. Un voyage de Tanger à Fez du 26 mars au 10 mai auquel participe Pierre Loti et qui sous sa plume deviendra *Au Maroc*, publié en janvier 1890. L'époque est à la mule et au cheval. Au dromadaire et à l'âne aussi. La progression se fait par des sentes, des chemins, des pistes, sous l'autorité et l'escorte des chefs de tribus des régions traversées. Pour les pistes, je crois raisonnable de penser que la pertinence séculaire de leur tracé leur a ouvert le bénéfice du macadam. D'où l'option Had Gharbia, en se guidant au soleil, faute d'indication.

Dès la sortie de Tanger, la plaine agricole dispute le paysage aux cités populaires, on connaît ça partout ou presque. L'idiotie de sacrifier les meilleures terres agricoles au béton. À décharge, les villes sont comme les fermes, installées près d'un point d'eau et de ressources alimentaires. Les villes les épuisent, les fermes bien tenues les font durer.

Bientôt sur le bord gauche de la route P4603, un très grand eucalyptus s'impose en rempart végétal, majestueux, pathétique face à une cimenterie. Derrière cet arbre remarquable, la plaine dorée de chaume s'étend jusqu'à des petits reliefs colonisés par le bâti; plus loin encore, de belles collines conservent leur sommet vert mais le bas de leurs pentes est construit. Des ânes, des dromadaires ont pâturé ici il y a peu, laissant un parfum en accord avec le paysage mais pas avec le son rauque et continu des convoyeurs de Lafarge-Holcim. Il fait 45 °C, le vent brûle la peau, le regard s'accroche à des troncs d'arbres morts encore dressés dans une plaine de sacs plastiques épars.

On quitte la 4603 pour monter à Had Gharbia. La place centrale de ce village rural est assoupie sous le regard bienveillant d'un portrait du roi en burnous blanc. Commerces, bistrots, garagistes. Peu de voitures en stationnement. La modestie des trains de vie flirte avec la pauvreté. À l'écart du village se tient un souk hebdomadaire réputé loin à la ronde. L'altitude (93 m) a ramené la température à 35 °C.

La route est défoncée par des nids-de-poule, certains plus larges que la voiture, profonds d'une demi-roue, d'ornières longitudinales... Par endroits, il faut suivre la trace de prédécesseurs et rouler sur le bas-côté. Nous croisons nombre de paysans et de paysannes avec des ânes, des mules. Il y a aussi des chevaux au travail dans les champs. La traction

animale allège le travail humain et, ajoutée au cheptel d'une ferme, est un signe de relative aisance ou pour le moins de sécurité sociale. La vente d'un animal, certes, décapitalise, mais permet de faire face aux frais d'accident, de maladie.

Nous roulons sur une ligne de crête de collines où toute trace de chlorophylle a disparu. Il faut écarquiller les yeux pour reconnaître des brins d'herbes sans vie dans le tapis jauni du paysage. Parfois, dans un repli de terrain, se niche un poulailler industriel. Je m'étonne de voir sous ce climat des fermes avec des toits à quatre pentes, en tôle ondulée. Ce doit être de vrais fours... La tôle ondulée est vraiment une marque coloniale ! Son importation a sonné la disparition des techniques traditionnelles de couverture. Avant ces feuilles d'acier galvanisé à chaud et laminé à froid, le toit était le reflet des ressources locales : chaume, voûte nubienne, tuile, accordées à une architecture vernaculaire attentive au climat et à la régulation que le bâti peut lui apporter. Ce n'est pas le cas des parpaings et des tôles.

L'étendue infinie de chaume, d'herbe rase jaunie fait songer aux steppes mongoles. Preuve s'il en est besoin de la persistance des images reçues dans notre perception de nouveaux paysages, que l'on se surprend à étalonner à l'aune d'images instillées par les livres ou l'industrie du tourisme. Médiocres que nous sommes tous à un moment ou un autre. Sur ces reliefs pelés, les silhouettes d'ânes, identifiables à leurs oreilles, immobilisés par la chaleur, idéogrammes de crêtes.

Une colline au sommet planté d'oliviers qui lui donnent l'allure d'une coiffure à la mode chez les garçons ou celle d'un nid géant dressé par une créature inconnue... pas d'inquiétude, l'oliveraie protège de l'érosion.

Un nouveau col et nous voilà sans transition dans le désert. Collines rocheuses, blocs de rocs épars, terre plus rouge, pas de couvert végétal continu, des touffes d'herbe. Place aux chèvres.

Beni Gorfet. Je demande ma route, ici on parle espagnol. Suivre la belle route à flanc de montagne... un doute, toujours mon goût pour l'orientation au soleil, nouvel arrêt à hauteur d'un homme marchant derrière son âne, son fils à ses côtés, en vélo. Trois paroles en castillan... il faut faire demi-tour.

Tlata Rissana, 16 h 45, 38 °C. Pierre Loti y campe près d'un ruisseau qui n'existe plus, comme ont disparu les champs d'asphodèles et de fougères.

Un homme en djellaba écrue, rayée verticalement de bleu sombre, barbe blanche taillée, bonnet de prière immaculé, marche lentement au milieu de la route, seul, dans l'or oblique du jour déclinant. La route est bordée de quelques maisons basses dont les façades peintes affichent un effort de beauté dans la rudesse du paysage. Des clôtures en tôles rouillées, des pneus usagés de tracteur échoués sur le bas-côté où des pintades cherchent pitance. Les seuls bruits sont celui de ses pas et la plainte déchirante d'un cheval. Un air de far-west. Un air de lieu au milieu de nulle part, que j'ai souvent vu à travers le monde, où des gens rassemblent un minimum de vie sociale autour de deux ou trois échoppes, un bar, un lieu de culte, souvent un point d'eau.

Le souk hebdomadaire vient de se finir, quelques vendeurs de melons s'attardent, et notre homme vient boire un thé vert avec ses copains. Sur la place du marché, une jeune femme, robe bleu clair, foulard et chapeau de paille, vend des sardines et du pain. Un homme, mari ou frère, officie au barbecue. Leurs clients, qu'ils connaissent tous, s'attablent sur la terre battue de la place : des marchands qui ont remballé, des ouvriers agricoles. Tous édentés. Deux attardés mentaux aussi, qui tournent en rond de table en table, de coin de place en coin de rue, plaisantés gentiment par les hommes en terrasse, protégés collectivement. Personne ne parle anglais, français, espagnol... Sauf, un peu, le patron du café. On s'attable à notre tour, en commandant deux thés. Il veut savoir d'où on vient, où on va.

– Tanger, ah ! dit-il les yeux brillants.

– Ici aussi, c'est bien, non ? dis-je en hispano-français.

– Non, regardez la flaque d'eau, ma cave a été inondée par l'orage...

Puis il nous offre l'hospitalité, de manger et dormir chez lui. Générosité des humbles.

Sur la route, toujours aussi mauvaise, l'heure est au ramassage des ouvriers agricoles par des camions bennes ou des « grands taxis ». Impression de n'être pas dans l'espace-temps du lieu. Nous le traversons.

Nous franchissons sur un pont l'oued Mekhazen dont la traversée à la nage par la caravane de Jules Patenôtre releva de l'épopée. Nous entrons dans un Ksar El Kébir encombré par le marché sans passer sous l'ogive de la porte dont parle Loti. Notre voiture avance au pas dans une foule compacte, des triporteurs débordant de passagers, soit des hommes, soit des femmes. Rarement mixtes. Nous sommes doublés à droite par une patinette

électrique. Il nous faut un certain temps avant de comprendre que la ville décrite par Loti a, depuis son passage, été coupée en deux par l'arrivée du chemin de fer. Le vieux souk est dominé par des vendeurs de téléphone, de montres, de T-shirts et de copies de chaussures de sport célèbres. Le rond-point voisin s'orne d'une horloge et s'entoure d'un petit square de facture européenne. Loti avait remarqué le style lusitanien des bâtiments de ce quartier :

« Ce sont les Portugais qui ont bâti cela, et les Arabes en arrivant l'ont trouvé tel quel. Çà et là seulement, ils ont découpé leurs portiques dentelés, leurs inimitables ogives. Et ils ont bâti leurs mosquées, leurs grandes tours carrées pour chanter les prières, leurs grands minarets où perchent les immobiles cigognes. Mais la chaux blanche n'a pu prendre sur ces murs étrangers, sans enduit : alors on leur a laissé leur teinte quelconque. »

Outre sur l'épaule, un vendeur d'eau peine à nous renseigner sur la localisation de la porte par laquelle la ville s'ouvrit à Loti. Je gribouille un dessin de porte dans un rempart et le montre à un vieux marchand de tissu d'ameublement, en disant : « Bab ? » Il connaît. En fait, elle est juste de l'autre côté de la voie ferrée. La photographie faite, nous nous enfonçons dans ce quartier calme, à l'écart de la circulation, aux maisons basses un rien défraîchies, d'où sourd un soupçon d'abandon, une once de décrépitude mais rien de miséreux. Un air d'Afrique pour Dominique qui a traîné ses guêtres à l'est du Nil, un air d'Amérique du Sud pour moi qui ai usé les miennes là-bas. Universalité séduisante du défraîchi, esthétique de la lisière... Renforcée par une fresque de chevaux impétueux peinte sous un panneau « Plate-forme de l'insertion économique des jeunes », titrée *The battle of oued Makhazine*. Référence à la « bataille des trois rois » qui, en août 1578, vit s'affronter l'armée du sultan marocain en titre, Abu Marwan Abd al-Malik, contre celles du sultan déchu, Muhammad al-Mutawakkil et son allié le roi du Portugal, Sébastien I^{er}. Les trois chefs moururent dans l'engagement, mais l'armée marocaine stoppa l'invasion portugaise.

Une aigrette et une poule d'eau semblent nous attendre sur la berge nord du fleuve Loukos qui baigne Ksar El Kébir. Sur la rive sud, un paysan moissonne de la canne à sucre et la charge sur le plateau d'une remorque

attelée à un cheval. Je demande gentiment la permission de le photographier, il sourit puis lève la main en frottant son pouce contre son index en disant : « *Flouz, flouz-flouz.* » Je range en souriant l'appareil photo et le salue, puis m'éloigne. Je n'ai jamais payé pour travailler. Plus fondamentalement, son attitude questionne le rapport premier qu'il noue avec l'étranger.

Le temps nous presse et nous ne nous attardons pas sur les salines de Souk Elarbaa du Gharb. À Meshra Bel Ksiri, les eaux basses du fleuve Sebou contraignent les brebis à dévaler un ravin pour s'abreuver. Les rives craquelées gardent l'empreinte des pas du berger. Des gosses courent sur le pont de la voie ferrée, inconscients du danger, pour le plaisir de quelques cailloux à jeter dans le fleuve. Ronds dans l'eau.

Silhouettes grises, affaissées sur elles-mêmes, oreilles rabattues sur celles d'en dessous, sur des kilomètres, les figuiers de barbarie se meurent de cochenille farineuse. L'infestation semble n'épargner aucun champ et ruine des centaines de familles. La mort végétale est toujours une mort.

Fendant une immense plaine cultivée, la route est quasiment toute droite et le revêtement de bonne qualité nous indique que Meknès approche. Elle coince la vieille piste entre elle et la voie ferrée. L'antique voie conserve la préférence des ânes attelés à des carrioles, des vélocipédistes et des gens pour qui la marche est le seul moyen de déplacement. Ici, l'automobile demeure un luxe. Le temps se compte en heures de marche. Je songe à mon enfance où mes aînés comptaient les surfaces en journée, en journal, en devez arad... mesures du travail abattu par un ouvrier agricole du lever au coucher du soleil. Au loin, à peine distincte dans le ciel couvert, la ligne des montagnes de l'Atlas.

Sidi Kacem, puis Tamesna s'annoncent en arabe, soustitrés en amazight. Le bilinguisme régional est une richesse que l'État-nation français peine encore à reconnaître.

Des collines, des plantations d'oliviers, Meknès. On entre en ville par le bas, en suivant le flot des voitures. Ici les taxis sont vert pâle, parfois avec le toit vert foncé ou noir. Je monte la mauvaise colline, celle de la ville nouvelle. La seconde ascension est la bonne, les remparts bien visibles. La porte Bab el-Mansour se dérobe au regard sous le voile bleu d'une toile peinte. En travaux. Se garer place Lalla Aouda et continuer à pied dans la médina. Un riad du xvii^e nous attend.

3

Très haut, sur le ciel jauni, se profilent les lignes des remparts superposés, les innombrables terrasses, les minarets, les tours des mosquées, les formidables casbahs crénelées, et, au-dessus de plusieurs enceintes de forteresse, le toit en faïence verte du palais du sultan. C'est encore plus imposant que Fez et plus solennel. Mais ce n'est qu'un grand fantôme de ville, un amas de ruines et de décombres, où habitent à peine cinq ou six mille âmes, Arabes, Berbères ou juifs.

Les cigognes aiment se percher le plus haut possible. Histoire de dominer et voir le danger arriver. Juchées sur les antennes des relais téléphoniques, une douzaine d'entre elles surveillent ce qui se passe sur les terrasses de la médina. Que je sois en train d'écrire sur un coin de table ne les trouble pas dans leur toilette matinale, mais je sais qu'elles m'observent.

Le riad s'enroule sur quatre étages autour d'un salon. Quatorze chambres, sept terrasses qui communiquent toutes entre elles. Ce bâtiment est au cœur du quartier construit en 1333 par le sultan Abu al-Hasan ben Uthman Marini pour loger sa famille, ses trois mille esclaves et ses autres domestiques. Décoration de palais : murs et escaliers en faïence, plafonds en bois sculptés, tentures, soieries, alcôves, divans, coussins. Nous voilà immergés dans l'intemporalité royale.

Les terrasses offrent au regard la géographie de la ville, l'avantage de comprendre l'enchevêtrement des murailles du vieux Meknès car, au sol, on se perd un peu dans les quarante kilomètres de remparts qui épousent le relief. Il y a des remparts à l'intérieur du périmètre des remparts extérieurs. Et des murailles pour protéger des palais à l'intérieur des remparts intérieurs. C'est ainsi que la convexité d'un mur peut tout à la fois signifier que vous êtes à l'extérieur de la ville ou au contraire à l'intérieur, mais à l'extérieur d'un palais. La ville fut fondée par les Almoravides au xie siècle, gérée par les Mérénides (xiii^e-xv^e siècles), et depuis le xvii^e siècle par la dynastie des Alaouites, dont elle fut la capitale sous le règne de Moulay

Ismail (1672-1727). Il en fit la cité de style hispano-mauresque que nous avons sous les yeux.

Nos premiers pas nous portent vers la cité impériale. Elle doit sa splendeur au sultan Moulay Ismaïl ben Chérif, sultan bâtisseur et stratège militaire, détenteur du record national de longévité au pouvoir avec cinquante-cinq ans de règne. Moulay Ismaïl « le Cruel », écrit Loti, qui reprend l'antienne occidentale résumant la violence de traitement des prisonniers employés à la construction de la ville et la justice expéditive du souverain. Ici, la mémoire populaire retient plutôt les palais et les cinq cents femmes de son harem.

Loti traverse la cité impériale à cheval aux côtés du fils du Pacha de la ville, ce dernier étant parti avec ses cavaliers guerroyer « contre les terribles Zemours, qui désolent la contrée ».

Le palais royal ne se visite pas car il est toujours en service. Le pavillon des Ambassadeurs, salle d'audience où les sultans recevaient les émissaires étrangers, est fermé pour cause de réfection. La prison de Qara (Habs Qara), vaste grenier souterrain ayant servi à emprisonner des chrétiens, est aussi fermée pour travaux. Dar Al Ma (le bâtiment protégeant les puits alimentant la cité) et Sahrij Souani, le bassin de trois cents mètres de long et cent cinquante de large qui la jouxte au milieu du jardin d'Agdal, sont également en travaux. Pour les mêmes raisons, les greniers à grains et les anciennes écuries royales sont fermés à la visite. Moulay Ismaïl était le genre de gaillard à mieux traiter ses chevaux que les êtres humains. Les écuries en abritaient douze mille soignés par vingt mille palefreniers et esclaves. Les chevaux étaient nourris aux céréales et au foin, avec eau fraîche à volonté via un petit canal. On raconte dans la médina que Moulay Ismaïl exigea que l'on recueillît dans un seau l'urine d'un cheval revenu de La Mecque afin qu'elle ne se souillât point sur le sol. Le plafond des écuries s'écroula pendant le tremblement de terre dit « de Lisbonne » en 1755. Séisme d'un jour de Toussaint qui, outre de mettre à terre la capitale portugaise, l'Algarve et une partie de l'Afrique du Nord, lança une polémique philosophique et religieuse qui enflamma l'Europe. Voltaire et Rousseau croisèrent leur plume avec, en fond de duel, l'optimisme du défunt Leibniz. Réduire en miettes les églises de Lisbonne, massacrer les fervents catholiques en pleine prière le jour de la très sainte fête catholique de la Toussaint ébranlèrent les concepts de justice et de colère divines. Les plus fervents peinèrent à éclairer un Bien qui pût justifier une telle étendue du

Mal. Chacun, chacune peut encore apprécier aujourd'hui les répliques de ce séisme spirituel.

Nous tournant alors vers la grande mosquée Jamaâ Al Kabir, nous ne sommes même pas surpris du comique de répétition : elle est fermée pour travaux. De toute façon, au Maroc, les Infidèles que nous sommes n'ont pas le droit de mettre un pied dans un lieu de culte musulman, pas même la cour d'une mosquée. Sauf la mosquée de Casablanca et ici, à Meknès, celle de la medersa Bou Inania, un joyau du XIV^e siècle. Devinez... elle est en travaux.

Un rempart, une porte ouverte, le vert d'une pelouse au travers d'un jeu de palmes, un soldat qui reste dans sa guérite, le passage semble libre, enfin quelque chose d'ouvert, nous entrons. Un autre militaire nous salue : « Bienvenue au golf royal. » Un parcours de neuf trous en pleine ville, dont le *green* vient lécher la muraille. Des cigognes craquètent à l'ombre des palmiers. Et des chats comme un peu partout en ville. Des chats errants soignés par des mains anonymes, insouciantes vu la rareté des chiens dans ce pays, assoupis dans le premier espace ombragé venu qu'ils estiment confortable : pot de fleurs, carton abandonné, étal de commerce, marche d'escalier, sacoche de motocyclette, guérite de gardien...

De prime abord, j'ai pris Ahmed pour un vendeur de souvenirs. Assis sur un tabouret devant un plateau de bibelots sans intérêt, il taillait vaillamment une bavette avec deux autres hommes. En engageant la conversation, il se révéla être guide et brandit sa carte officielle. À le suivre, nous nous aperçûmes vite qu'il avait son coussin un peu partout dans la médina et la casbah car, à 69 ans, Meknassi de naissance, il connaissait sa ville autant que la ville le connaissait. Nous lui avons exposé le but de notre voyage afin de nous épargner les calèches, les vendeurs d'épices, de tapis et de broderie. Nous convenons avec Ahmed qu'il est encore possible de visiter le mausolée de Moulay Ismaïl, histoire de faire quelque chose que Loti n'ait pas fait. Ensuite de retrouver la trace de l'académicien dans l'ancien quartier juif et dans la médina.

Le mausolée de Moulay Ismaïl, mort en 1727, est en fait la reconversion d'un palais de justice et d'une mosquée du début du XVIII^e siècle, ce qui est dans l'ordre des choses pour un sultan bâtisseur. Sous les tuiles vertes vernissées, un splendide porche d'entrée en ogive lancéolée caractéristique du style mauresque, encadré de fines arabesques de pierre ocre clair, fermé par deux vantaux en cèdre clouté, dans lesquels la percée noire de deux

portes permet d'accéder au lieu saint. Un premier patio, vide, aux murs aveugles, a pour seule décoration un damier de faïence ocre, noir, vert, blanc, couvrant le sol et les murs blancs à hauteur d'homme, souligné par une frise géométrique en stuc immaculé. Le soleil nimbe de lumière la dentelle encadrant une ouverture qui conduit via sept marches à un second atrium d'une même sobriété de décor, concourant au calme et à la sérénité qui siéent au lieu. Un cheminement vers le recueillement qui passe par la cour des ablutions : une fontaine au milieu d'une placette carrée avec un périmètre de galerie en colonnade de marbre. Sol et murs en faïence dans les tons du bâti mais avec un motif floral. Beaux tapis rouge sombre sous la galerie. Les tapis mènent aux tombeaux de Moulay Ismaïl et de sa famille. Aux quatre angles de la pièce, des horloges comtoises offertes au sultan par Louis XIV pour s'excuser de ne pas lui avoir accordé la main de sa fille naturelle Marie Anne de Bourdon, fruit de sa liaison avec Louise de La Vallière. Étrange écho d'amours royaux, étrange cours de l'amour à l'aune de l'horlogerie.

Nous montons la rue qui mène au palais puis nous entrons dans la médina royale, le quartier Dar Lakbira, par la porte du même nom. Comme les autres portes qui traversent la muraille, Bab Dar Lakbira est conçue sur un plan en croix pour répartir le poids afin de résister aux séismes. Immeubles d'habitation le long de ruelles calmes et propres loin des agitations commerçantes, jeux d'ombre et de lumière sous les ogives mauresques, enduits rénovés, portes en cèdre vernis (dommage pour le parfum du bois), mortier du xvii^e, briques des siècles suivants, canalisations en polychlorure de vinyle, alimentations électriques, haut-parleurs relayant les appels du muezzin écrivent les pages d'histoire de ce quartier bourré de charme. Il faut lever les yeux au fond d'une impasse ou pénétrer dans la cour d'un riad pour apercevoir des pans de remparts d'origine, dans l'éclat de leur âge. Nous ne rencontrons que des autochtones.

La très belle Bab Mansour étant fermée, Ahmed nous fait sortir par Bab Lalla Aouda pour rejoindre El Hédim, la grande place populaire où passe le Tout-Meknès. Nous nous frayons un chemin entre vendeurs de babioles, de poteries, de maïs grillé, d'œufs d'autruche, d'ustensiles de cuisine, un charmeur de serpent, un montreur de singe affublé d'une couche-culotte, et un prédiseur d'avenir.

Pour se rendre au quartier juif, le Mellah, Loti sortit de la place El Hédim par le passage dans le rempart, voisin du palais Dar Jamaï, devenu

musée ethnographique. Pour Ahmed, « le plus beau, c'est son jardin andalou, mais c'est fermé le mardi, ça ne vous rappelle rien ? »

Nous nous enfonçons dans l'ancien souk juif devenu un bazar marocain : quartier des épices puis des abats, des olives, du poisson, de l'ail joliment présenté en gousses déshabillées. À suivre, le souk aux fripes, aux chaussures et aux produits manufacturés d'importation. Dans une bâtisse couverte, le carré des marchands de tissus débouche sur « l'allée Singer », du nom des célèbres machines à coudre. Les couturiers s'y alignent et vous taillent une robe dans la journée, avec le tissu acheté chez les collègues. Debout dans une venelle adjacente, un homme rembobine un fil à coudre à l'aide du moteur d'un sèche-cheveux couplé à un moulinet de pêche ! C'est digne du concours Lépine.

« Il ne reste rien du vieux quartier juif, les musulmans ont tout repris et tout rasé ou presque », dit Ahmed en m'entraînant derrière le déballage d'un marchand de fringues pour me montrer une plaque sur un pan de vieux rempart : « Avenue du Mellah ». Il ajoute, un brin nostalgique : « Cimetière et synagogue sont maintenant dans le nouveau mellah, construit en 1920. Il reste environ 85 familles juives, la dernière synagogue n'est ouverte que sur demande... »

Juste après l'orage, je monte sur la terrasse de notre riad. Un muezzin lance son appel, un second lui fait écho quand un nouveau roulement de tonnerre se fait entendre. Voilà un concours pas banal entre le ciel et ceux qui parlent en son nom. Un troisième muezzin, plus près de nous, démarre sur un autre air, imité par un quatrième à la voix de basse profonde, donnant aux « a », sans mauvais jeu de mot, une plus grande gravité : Aallaaaah! Aucun d'eux n'est synchrone en paroles. Un canon original.

Ce matin, nous filons à l'Institut français de Meknès où Mohamed Beyoud, responsable de l'action culturelle et directeur artistique du Festival international du cinéma d'animation de Meknès, nous a préparé une rencontre avec deux éminents universitaires marocains. Samira Etouil dont j'ai lu le *Pierre Loti au Maroc. De la place de l'Autre dans le récit de voyage*, et Mohamed Lehda, spécialiste de littérature du xviii^e. Ce dernier entre tout de suite dans le vif du sujet : « On s'est toujours méfiés des voyageurs, on se demandait s'il n'y avait pas derrière le voyage une idée de conquête. » Et de nous interroger sur ce que l'on cherche en suivant les pas de Pierre Loti. Je lui explique la démarche de confronter le regard

d'un esthète du XIX^e siècle, avec ses préjugés, au regard d'un auteur du XXI^e siècle, avec ses questionnements. Une confrontation physique, intellectuelle, sensible, poétique, avec les lieux explorés par Pierre Loti. Sans justification des filtres de l'académicien et sans l'anachronisme qui jugerait une vision enracinée dans le XIX^e siècle avec les yeux du XXI^e siècle. J'entends par là aussi mener une réflexion sur le voyage, la perception de l'Autre, de l'Ailleurs. Notre entreprise l'intéresse, notamment pour le débat qu'elle peut déclencher avec les étudiants. Samira Étouil est très mobilisée sur cet aspect du voyage. Elle avait dix-huit ans quand elle a lu pour la première fois Pierre Loti. Lecture qui l'a mise dans un état de courroux qui décida de sa thèse de doctorat. D'entrée de jeu, à Tanger, « Loti voyait des chameaux là où il n'y en a jamais eu ». Il y en a maintenant pour les touristes... « Il prenait mon arrière-arrière-grand-mère pour un pantin séquestré dans sa cuisine ! Or, elle n'était pas prisonnière, ça faisait partie d'un mode de vie. Ce n'était pas la volonté du mari mais la volonté de la société, y compris de la femme elle-même. »

Sur le fond, Samira Étouil relève trois points majeurs qui sous-tendent le récit lotien : « la subjectivité qui prédomine dans les descriptions, les clichés sur les personnes et les paysages, et la prégnance d'un imaginaire occidental collectif car en lisant Pierre Loti, j'ai l'impression de voir d'autres écrivains qui ont déjà visité le Maroc, le Maghreb et même l'Orient. On trouve les mêmes représentations. Cet imaginaire collectif occidental a continué de se transmettre de génération en génération. Pierre Loti, comme les autres écrivains voyageurs, avait besoin de cet exotisme. Quand on dit exotisme, on dit cliché : les femmes habillées d'ornements clinquants, des femmes en tenues voilées, etc. » Elle relève également le décalage dans le temps du texte de Loti : « On a l'impression d'être dans le monde occidental du Moyen Âge, transplanté au XIX^e siècle marocain. » Samira a raison. J'y ajouterai que l'Orient est aussi, au départ (avant le monde industriel et colonial), un fantasme moyenâgeux européen, en ce sens qu'il naît de récits sans représentation, sans image. L'Orient est fait des images mentales de ce que racontent les voyageurs, les marchands, peu nombreux et mâles, désireux de se valoriser avec le récit de leurs pérégrinations.

Samira nous emmène déjeuner dans un restaurant de la ville nouvelle, où nous continuons la discussion. Dans ses travaux de recherches, elle s'interroge sur la façon de « créer des grilles propres à l'identité du pays

visité ». Afin, par exemple, de ne pas décrire des femmes en blanc ressemblant à des momies, « il faut savoir au préalable que, dans notre culture, le blanc est la couleur du deuil. S'habiller de blanc, c'est entrer dans une dimension spirituelle ». L'altérité ?

« C'est réduire l'extériorité, ce que Loti n'a pas pu faire car ce n'était pas l'époque. C'est indispensable, sans l'autre, on ne peut pas vivre. »

L'exotisme pour une Marocaine qui voyage, qui donne des conférences en Amérique ? « Il n'y a plus d'exotisme, les temps ont changé. Maintenant nous avons des circuits aménagés, un prêt-à-porter que l'on appelle circuits touristiques. » Avec le recul du temps, l'apport des lectures, la maturité, Samira apprécie les qualités littéraires de Loti, sa théâtralité, sa langue, au point de faire travailler ses étudiants sur le sujet.

Nous excursionnons ensemble à Moulay Idriss Zerhoun. À bien regarder la carte, Loti a dû passer au pied de ces deux collines qui se font face, chacune coiffée d'un gros village, sans pour autant en deviner l'importance spirituelle. Cette dernière tient au tombeau de Moulay Idriss, fondateur du premier État marocain en 788. Cet arrière-petit-fils de Fatima, la fille de Mahomet, s'enfuit du royaume abbasside et trouva refuge auprès de la tribu berbère des Awraba qui campait dans les ruines de Volubilis, antique cité romaine, à quatre kilomètres de ces deux collines. Il en devint le chef, fonda un émirat puis lança la construction de Fès avant d'être assassiné après trois ans de règne. De son tombeau, objet d'un pèlerinage important, nous n'apercevons que la rue piétonne au sol carrelé qui y mène, bordée d'arcades blanches, en face desquelles quatre mendiantes attendent des croyants la *sadaqa*, l'aumône qu'il est bon de faire aux plus démunis pour racheter ses péchés. Pratique de générosité et de compassion que l'on retrouve dans beaucoup de religions : *sadaqa* et *zakat* musulmanes, *tsedaka* juive, charité chrétienne, *dana* bouddhiste, jainiste, hindouiste. Nous ne pratiquerons pas la *sadaqa*, tout pas supplémentaire supposerait que nous soyons des fidèles. Notre altérité religieuse nous limite à ce bref coup d'œil, nous renvoie à notre vision spirituelle.

4

Et tout au bout de l'horizon, en avant de nous, la vieille ville étrange qui est le but de notre voyage découpe sa silhouette dentelée, juste au-dessus de cette déchirure fantastique par laquelle l'Atlas montre ses neiges étincelantes. Un large réseau de petits sentiers parallèles, tracés dans l'herbe par la fantaisie des chameliers, simule presque une route, et le sol est d'ailleurs si uni, qu'on peut marcher partout, en bon ordre même si l'on veut.

On imagine aisément la caravane du ministre Jules Patenôtre, alignée sur quatre rangs derrière le drapeau de soie rouge du sultan. Oubliées les épuisantes étapes à cheval dont la distance est dictée par les puits d'eau potable et où chaque couple monture-cavalier s'accorde sur le choix du terrain. L'heure est à l'arrivée « en bon ordre » devant le sultan. Loti comme les autres a sorti l'uniforme de gala et les médailles, astiqué armes, selle et harnais. Pour accueillir l'ambassade française,

« une double ligne de cavaliers, rangés jusqu'à perte de vue, jusqu'aux portes de la ville [...] Cavaliers superbes, en tenue de fête, les costumes toujours savamment assortis aux harnachements des chevaux: sur des selles vertes, des cafetans roses ; sur des selles jaunes, des cafetans violets ; sur des selles orange, des cafetans bleus ».

Plus modestement, en ce mois de septembre 2022, la ville nous accueille sans prêter une attention particulière à notre voiture bleue de location et à notre toilette. La diversité de tenue des Fassis prouve s'il en était besoin la démultiplication d'une mode mondiale sans élégance particulière : jeans, survêtements, t-shirt de footballeur célèbre, bermudas, polos, casquettes chez les hommes, par contraste, les djellabas berbères et les rares kaftans et burnous se remarquent. Les femmes sont plus souvent en tenue traditionnelle, mais sous la djellaba il n'est pas rare d'apercevoir une

toile denim prolongée d'une paire de tennis. Nous faisons halte dans un riad confortable, hélas comme dans beaucoup d'hôtels, ici comme ailleurs dans le monde, pas de bureau pour écrire. Il fut un temps où l'hôtellerie était pensée pour les gens qui se déplaçaient pour leur travail. On y avait un bureau, on pouvait prendre un petit déjeuner tôt et dîner tard. La table de travail se fait rare, le petit déjeuner ici est à neuf heures, quant à dîner tard, il faut oublier.

Le vendredi, jour de prière pour les musulmans, est un bon jour pour visiter les médinas de Fès. La médina el-Bali redevient ce qu'elle est derrière les boutiques : un lieu où, sur trois cents hectares, vivent cent mille personnes. Chiffre stable depuis le classement par l'Unesco, en 1981, qui interdit toute construction nouvelle. Nous marchons dans des ruelles calmes où toutes les échoppes sont fermées, à part quelques-unes parce que « ici, on vit au jour le jour, donc, si on a tout dépensé ou rien gagné la veille, il faut ouvrir... » me confie un marchand. Les portes de cèdre closes sur les commerces, fermées d'une barre de fer ou bouclées par des cadenas, soulignent esthétiquement la perspective des ruelles : neuf mille six cents ruelles dans Fès-el-Bali (Fès le Vieux) larges parfois d'à peine un mètre. Pour s'orienter dans ce labyrinthe de quatre-vingt-douze kilomètres, il faut observer la pente et la forme des plaques de rue. La pente renvoie à la nappe phréatique qui fut à l'origine de la ville, au viiiie siècle. Elle est née au bord d'une source qui coule toujours et alimente les tanneries. La cité a gravi la pente, on le devine, en se tassant à l'intérieur des remparts, indispensables à l'époque. Quand, au xiiiie siècle, un sultan mérinide érigea la ville en capitale, il fit construire un nouveau quartier pour son palais, Fès-el-Jdid (Fès la nouvelle), qui culmine à quatre cents mètres d'altitude, soit cent de plus que la vieille ville. Enfin, cent mètres plus haut, il y a une troisième ville, lancée sous le mandat français, avec notamment le double rang de palmiers qui donne sa majesté au boulevard Hassan-II, ouverte à la balafre internationale d'une enseigne de burgers industriels. On peut, en une journée, traverser quatre âges de la ville.

Dans la médina, la forme des plaques de rues donne une indication précieuse : carrée, la rue communique avec d'autres ; octogonale, c'est une impasse ; rectangulaire, vous êtes dans une artère importante. Ces deux

éléments – pente et plaques – seront de précieuses boussoles dans notre jeu de piste lotien.

Loti a vécu dans la médina du 15 au 28 avril 1890, soit quatorze jours, mais où? Nous avons trois jours pour trouver la réponse. Le chroniqueur de cette ambassade nous a laissé quelques indices. Le premier, c'est qu'il était logé dans Fès-el-Bali. Le second qu'il avait habité dans une maison louée par un certain docteur L., un des rares résidents français à Fès du temps du sultan Moulay Hassan I^{er}. Enfin que

« de tant de petites rues entrecroisées, la plus étroite, je crois, et la plus noire, est la mienne. On y pénètre par une ogive basse, et il y fait presque nuit en plein jour. [...] Elle a juste un mètre de largeur ; lorsque deux personnages toujours encapuchonnés ou voilés de laine blanche comme des fantômes s'y rencontrent par hasard, ils sont obligés de se plaquer l'un et l'autre aux murailles ; et lorsque je passe à cheval, les gens qui viennent en sens inverse sont forcés de reculer ou d'entrer sous des portes, car mes étriers, de droite et de gauche, raclent les maisons ».

Nous savons aujourd'hui que le mystérieux docteur était le médecin-major Linarès, alors médecin et conseiller du sultan. Le patron de notre riad est un enfant de la médina. Il ne connaît pas Loti mais, en quelques appels téléphoniques, il est sur la piste d'un vieil érudit d'el-Bali, Hamed. Ce dernier connaît l'histoire de Loti et nous dit de chercher la maison du côté du hammam Guerniz. Si on ne la trouve pas, il se propose de nous y emmener le lendemain. Nous optons pour une première reconnaissance dans Fès-el-Bali.

Bab Boujloud est une jolie porte du xiie siècle qui assure la communication entre Fès-el-Bali et Fès-el-Jdid. Elle marque la différence entre les deux quartiers avec la face el-Bali en céramique verte, la face el-Jdid en céramique bleue. Avec un brin d'émotion totalement subjective, que procure l'idée d'être sur les pas d'un écrivain que l'on a lu, à cent trente-trois ans de distance, nous franchissons la porte et pénétrons dans cet espace, non seulement sans aucune automobile mais aussi sans véhicules autres que de rares voitures à bras. Le transport de marchandises se fait à dos d'homme ou d'âne. La porte marquant le haut de la médina, nous nous

laissons guider par la seule rue qui descend. Un vendeur de figues de barbarie fraîches les épluche avec maestria : un coup de lame de rasoir dans la longueur, une pression des pouces pour écarter la peau et le fruit apparaît, vert pâle, bon à déguster. Trois tas de figues sur son char à bras: les meilleures sont à 20 dirhams, elles étaient à 2 dirhams avant la maladie qui ravage les figuiers de barbarie. Une vieille dame dont la gourmandise réjouit, s'en fait éplucher trois à la suite, qu'elle choisit minutieusement, une experte. Nous la rejoignons dans sa délectation.

Très vite, le ciel disparaît sous les toiles tendues entre les commerces. Parvenus sur une place escamotée par les terrasses des restaurants, il nous faut choisir laquelle des deux ruelles nous conduira au hammam Guerniz. Deux commerçants, deux avis différents, auquel se fier ? Demander à un troisième. C'est donc par Talaa Sghira que nous nous enfonçons dans le dédale qui inquiétait Loti, ou du moins qu'il relatait comme tel. Nous, nous nous réjouissons de descendre entre les nombreuses échoppes dont les étals débordent sur la rue et laissent le passage à une personne, parfois deux de front mais jamais plus. Un bain de foule. Très vite, nous slalomons entre les flux montant et descendant. Esquive d'épaules, écarts de jambes, plaquage dans une encoignure pour céder le passage à un portefaix. Affluence qui n'altère pas la précision des artisans gravant du marbre au tournevis. L'impression de foule est renforcée par l'étroitesse des ruelles. Nous passons une, deux, trois petites portes en pierre, vantaux de cèdre ouverts ou disparus. Autant de portes que Loti a vues fermées la nuit, cloisonnant la médina. Cèdre prélevé dans les 182 000 hectares de forêt de l'Atlas. Les murs, les tentures, les angles dressent un théâtre d'ombre et de lumière, masquant, révélant, laissant entrevoir, poussant l'imagination à compléter une forme. La rue tient une chronique en suspension, en perpétuelle subjectivité du pointillé mental qui fantasme ce qu'il ne voit pas. Rayon de soleil tombant sur les deux heurtoirs d'une porte : qui se souvient que celui du haut était pour les cavaliers ?

Suivant les indications d'un coiffeur, nous tournons à droite dans une ruelle calme, une ruelle d'habitations, colorée par la joie d'une bande de gamins jouant au football, indifférents à deux petites filles vêtues en rose qui aimeraient être admirées. Au fond de la ruelle, suivre la pente, donc aller à gauche. J'ai *Follow the line* d'Higelin en tête.

Le jour baisse, les rayons du soleil sont maintenant trop bas pour éclairer les ruelles entre des murs au crépi de chaux jauni, écaillé, blessé, où

s'accrochent des câbles noirs. Quand ils ne pendouillent pas. Un passage étayé jusqu'au ciel par des madriers qui retiennent des murs menaçant de s'écrouler. De vieux tags se superposent sur un reste d'enduit jaune. Des murs désespérément aveugles, ménageant çà et là quelques rares carrés noirs grillagés ou barreautes ne laissant de la vie qu'échapper un éclat de voix, un parfum de cuisine. Jamais plus. Et des portes en cèdre défraîchi, toutes fermées sur des silences troublants. Sur la place Oued-Rehaeha, un épicier fait boutique en déballant devant sa porte ses marchandises. Dans la médina, vu l'exiguïté des locaux, les clients sont dans la rue. Des paquets de chips voisinent avec des bouteilles d'eau et des bonbonnes de gaz livrées par une mule aux sabots ferrés de caoutchouc pour ne pas glisser sur les pavés ; une fontaine d'eau gratuite en plastique vert et son gobelet attend le passant. J'aperçois deux couturiers à l'ouvrage dans la même boutique, l'un courbé sur sa machine à coudre, l'autre cousant à la main sur le pas de la porte. Ils confirment que le hammam Guerniz est tout proche, il suffit de suivre les ruelles qui descendent et serpentent. La venelle bute sur une autre : à gauche, dans l'ombre, assis sur les pavés, deux taches de couleurs, deux gosses absorbés par les écrans de leur téléphone, indifférents au slogan peint au-dessus d'eux : « Chaque enfant d'Adam est un pécheur et les meilleurs des pécheurs sont ceux qui se repentent. » Suivre la pente, à droite.

Moment de perplexité intense devant une fourche. La pente, franche, nous attire en face légèrement vers la gauche mais l'instinct, comment appeler ça autrement, me pousse à faire quelques pas dans le passage étroit et sombre qui part au coin d'une vieille porte en bois, cloutée, à deux heurtoirs. Le passage fait un bon angle à droite et une pente à peine perceptible. J'aperçois alors un tunnel et pense immédiatement à ce qu'écrivait Loti :

« On y pénètre par une ogive basse... »

L'ogive est devant moi, basse, ouverte sur des ténèbres. Et il est sûr qu'un cheval et son cavalier ont du mal à y passer. Une fois engagé dans la pénombre, je décèle un coude après lequel je distingue, au fond du passage, deux carrés de pâle lumière. L'un, à droite, est la sortie dans une venelle qui semble buter sur un mur. L'autre, à gauche, est une petite porte basse ouverte sur une pièce faiblement éclairée. Dans le fouillis de ce qui

m'apparaît comme une cave enfumée, un homme somnole sur une chaise. Il relève la tête et me rend mon salut. Au débouché du tunnel, il y a ce tronçon de venelle à ciel ouvert puis je la vois disparaître sous un second passage couvert, plus large et moins sombre celui-là, avec un artisan du bois et des portes d'habitation, puis la voie, toujours en pente, retrouve le jour finissant. Nouveau moment de perplexité... J'avise un restaurant où je m'enquiers du hammam auprès d'un serveur : « Il est juste là derrière vous ! Vous allez au bout du couloir » me dit-il en désignant une ouverture étroite dans l'angle de l'immeuble sous lequel nous sommes passés avec le tunnel. Je m'étonne qu'il n'y ait pas une pancarte pour signaler sa présence, « c'est une entrée discrète pour protéger les femmes des regards envieux des hommes, car même si elles entrent et sortent habillées, le lieu invite à les imaginer nues sous leurs vêtements ». Nous rebroussons chemin et je prends conscience que la cave enfumée dans le tunnel, c'est la pièce du four à bois qui chauffe l'eau du hammam. De l'entrée du bain, nous inspectons du regard la rue, en quête d'un indice pouvant identifier la maison où séjourna Loti. C'est le moment choisi par un grand gaillard, jeune, pour nous accoster. J'avais remarqué qu'il nous suivait depuis un moment. En embuscade sur la place de l'Oued-Rehaeha, il a entendu notre conversation avec les couturiers et nous propose d'emblée de nous montrer où est le hammam, gratuitement, précise-t-il en ponctuant sa proposition d'un « bienvenue » appuyé. Je lui réponds en souriant gentiment que je le remercie, que nous n'avons pas besoin de lui, d'autant que le hammam est là, derrière nous. Il reste à nos basques et quand, revenant vers le serveur du restaurant, Dominique lui demande s'il avait entendu parler d'une maison où aurait habité Pierre Loti, le gaillard s'en saisit pour s'écrier : « Je connais la maison, je vais vous la montrer, elle est là », désignant le second passage couvert. Le voilà qui sonne à la prétendue porte historique, je demande à la personne qui l'ouvre si l'immeuble existait en 1890, c'est non et ça déjoue la manipulation du petit voyou, car c'en est un. Nous continuons notre chemin dans la nuit qui s'épaissit en nous promettant d'éclaircir le lendemain le mystère de la maison avec Hamed, l'historien fassi. Le petit filou ne l'entend pas ainsi et nous poursuit en demandant de l'argent. Pour avoir la paix, nous lui donnons vingt dirhams, ça ne lui suffit pas, je refuse catégoriquement de donner plus, bien qu'il fasse une bonne tête de plus que moi. Il finit par tourner les talons en maugréant : « Ah les Français, tous racistes ! » Voilà donc la grille de lecture qui sert sa conviction: le voyageur

est une proie, bonne à dépouiller. S'il résiste à l'arnaque, c'est un raciste. Pour ce jeune homme, mentir, rouler l'étranger, c'est normal. Mais quel regard porte-t-il alors sur l'Inconnu ? Son attitude est aux antipodes de la culture berbère de l'accueil. Pour ce jeune homme, l'étranger est une source d'argent non seulement facile, mais cet argent est considéré comme un dû parce qu'il a fait l'effort d'un mensonge et imposé un faux service que personne ne lui a demandé. On comprend que le fait de pouvoir économiquement voyager et le déballage de différence de niveau de vie qui chemine avec le tourisme, même de masse, peuvent faire tourner la tête. Cette possibilité d'argent facile sur le dos du touriste façonne une triple acculturation : d'abord une rupture avec l'honnêteté que l'on se doit à soi-même et aux autres sans laquelle il n'y a pas de relations sociales paisibles. Ensuite, une rupture avec l'effort pour gagner sa vie avec un vrai métier. Enfin, plus grave, l'abandon de sa propre culture à partager avec l'Autre au profit d'une culture de l'aubaine financière. Visible sur tous les continents, cette acculturation transforme en marchandises le voyageur et l'hôte. L'hôte mettant au point le baratin, le produit, le circuit qui fera cracher un maximum le touriste au bassin. Le touriste attendant de l'hôte la posture promise sur catalogue. Du voyage, entendu comme la découverte mutuelle, il ne reste rien.

C'est un vrai bonheur que de se promener avec Hamed dans la vieille ville. Il est chez lui et vous traite comme tel. Il nous reçoit en ville. Il vient nous chercher au riad, dans le quartier Ziat : « C'était celui des jardins autrefois, avant qu'ils ne soient offerts, assortis du droit de construire, pour collaboration avec les Français. On a alors construit grand et haut, c'est devenu des riads. » Hamed raconte l'histoire de plaisante façon. On passe devant le palais d'El Glaoui, « le plus grand traître marocain », puis celui d'El Mokri, « décoré à l'anglaise ». La déambulation se fait au rythme fassi, « doucement le matin, pas vite le midi et lentement le soir. Ceux qui sont pressés sont morts ». Moulay Idriss, fondateur de la ville, « un réfugié du Moyen-Orient qui ne voulait pas obéir aux Abbassides. Avant la fondation de Fès, il n'y avait pas de Maroc. Chez vous, c'était le règne de Charlemagne ». L'invasion portugaise au xv^e siècle ? « En fait, en pêchant l'alose dans l'Atlantique, les Portugais ont suivi le poisson, remonté le fleuve Sebou et conquis le nord du Maroc. Tout ça parce que l'alose est aphrodisiaque. » Bab Bouljoud ? « Bouljoud ne veut rien dire. Lyautey

habitait la médina, pour lui il n'était pas question de la démolir pour faire moderne. Pour le remercier, en 1917, les artisans ont décoré la porte, Lyautey était surnommé "le père des soldats" : *abil jounoud*, ça s'est déformé en Bouljoud. »

Hamed a accompagné il y a quelques années des universitaires marocains sur les pas de Loti. Il nous mène directement où nous étions hier et désigne un immeuble comme étant celui dans lequel Loti a séjourné. Si on s'en tient au récit de l'écrivain, il résidait à l'étage aujourd'hui inhabité, la poussière accumulée à l'entrée de la porte en témoigne. L'immeuble est comme dix mille autres de la médina, quasiment aveugle sur la rue. Sa façade, si l'on peut parler ainsi, est lépreuse, noircie par endroits, fissurée, les pans de crépi évanoui laissent apparaître un vieil appareil de briques, une applique de lampadaire de guingois est orpheline de vitres et d'ampoule. Une désolation.

L'architecture de la ruelle s'accorde en tout point avec la discrétion, pour ne pas dire la dissimulation de la vie privée, trait culturel prégnant, qui s'explique tant est dense la population dans une médina, par l'attention à ne pas cultiver l'envie chez l'autre, ni le poison de la jalousie. Hamed ajoute : « Même pour revenir du marché, on a toujours un linge sur le panier ou le sac pour ne pas montrer ce que l'on a acheté, pour ne pas faire de peine si l'un peut s'acheter du mouton et l'autre seulement un œuf. » Une culture de la discrétion qui poussait Hamed, gamin, à monter jusqu'à el-Jdid près du palais royal, « pour aller voir les belles sur les balcons », qualité des maisons arabo-musulmanes construites par les juifs andalous chassés par la chute des Omeyyades de Cordoue, puis par la Reconquista et l'Inquisition espagnoles au xv^e siècle. Il reste peu de juifs à Fès et Hamed parle à regret du temps béni où les trois religions monothéistes offraient trois jours à suivre de congé.

Hamed a aussi identifié la place Nejjarine comme celle décrite par Loti parmi ses préférées. Il aime à croire que Loti venait boire le café sur cette terrasse à gauche au fond de la place, face au *fondouk* alors en pleine activité. Comme tous les caravansérails, les fondouks étaient des lieux de commerce et d'échanges, de diversité culturelle, de frottement social. On y dormait avec les marchandises rassemblées dans des petites pièces en laissant les animaux de charge dans la cour. Sauf les jours de mauvais temps où on abritait les animaux dans les couloirs. Le fondouk Nejjarine est devenu le musée du bois, un caravansérail voisin expose des canapés neufs,

rutilants de couleurs soyeuses et des chaises à porteur : « C'est pour la tournée, avec la mariée décorée, le plus beau portrait de toute sa vie. » On a aménagé les étages en refuges pour les personnes seules.

Dissimulé sous des habits marocains et juché sur une mule, Loti avait à plusieurs reprises fait le tour de la mosquée de Quaraouiyine avec la crainte d'être identifié comme impie aux portes de ce lieu saint de l'Islam. Nous aussi, sommes aimantés par la plus vieille université islamique du monde encore en activité et sans interruption, fondée en 859 par Fatima al-Fihriya, riche héritière d'un négociant tunisien. Formatrice d'ulémas pour toute l'Afrique. Ses marbres et faïences peuvent accueillir pour la prière jusqu'à vingt mille personnes. Sans déguisement et sans crainte, c'est néanmoins un regard à la dérobée, entre deux planches disjointes de la palissade des travaux en cours, que nous jetons à la mosquée. À genoux au pied d'une fontaine en marbre blanc, les ouvriers sont en train de refaire le sol du *sahn*, la cour d'entrée. Savent-ils que l'algèbre, *al-jabr*, qui a révolutionné la pensée scientifique et la philosophie, et lancé le début d'une normalisation mondiale de la façon de compter, s'est perfectionné ici ? Que les arcades ont résonné des voix de savants tels Al-Khwârizmî, Averroes, Maïmonide, Al Idrissi, Ibn Khaldoun, Léon l'Africain ?

Parfum de nougat à l'approche du mausolée de Moulay Idriss. Les pèlerins marient le sucré au sacré. Une pièce de bois, à hauteur de poitrine humaine, barre les passages conduisant au lieu saint. Le périmètre ainsi marqué délimite la zone de droit d'asile (à l'exception des crimes de sang) : si par exemple quelqu'un était poursuivi pour dette, les gens faisaient une quête pour l'effacer. Cette pratique de solidarité a duré jusqu'en 1955 où, sous pression des Français, le roi Mohammed V a supprimé le droit d'asile. Les rois suivants ne l'ont pas rétabli.

La ville est édifiée sur une faille. La construction antisismique de l'époque mariait dans les murs chaux, sable, pierre, bois, chiffon de laine, osier, roseau, en laissant aussi des trous pour limiter les fissures. Cela explique la bonne tenue des quatorze kilomètres de remparts et des quatorze mille bâtiments de la vieille ville. Cependant, il y a dix-sept ans, une secousse a fait dix morts. Le gouvernement a décidé de contrôler tous les bâtiments : il a fallu en étayer quatre mille.

Une école maternelle, une mosquée, un four à pain, un hammam par quartier ; des immeubles bas, un équilibre des volumes bâtis, des patios

verdoyants, des terrasses où l'on élève des poules, des épiceries et commerces de bouche, la médina est un exemple d'urbanisme, de mixité économique, sociale, générationnelle. Aucun véhicule à moteur, un piéton roi, une conception architecturale adaptée au climat, et une forte densité de population, le *modèle médinal* pourrait inspirer la refondation des villes modernes en crise générale de conception (climat, environnement, énergie, mobilité, étalement, laideur...). Mon propos n'est pas d'ignorer les défauts actuels hérités du Moyen Âge (confort...), ni la vétusté du bâti, mais Hamed souligne que la médina a permis de traverser avec une relative bonhomie la pandémie de Covid 19. Personne n'a souffert du manque d'automobile.

Monter sur la terrasse, admirer le couchant qui s'accroche aux minarets ouvre l'heure des chuchotements sur les terrasses, incendie les reliefs. Savourer un dernier verre de Perle noire de Mogador avant de boucler le sac et embarquer pour Le Caire.

1. Toutes les citations de cette partie sont extraites de Pierre Loti, *Au Maroc*, 1890.